

Articoli/Articles

LA QUÊTE DU VIVANT OU UNE VIE DE CHIEN.  
ASPECTS DE L'INVESTIGATION ANATOMIQUE  
D'ALEXANDRIE À PADOUE

PHILIPPE MUDRY  
Université de Lausanne, CH

SUMMARY

ASPECTS OF ANATOMICAL INVESTIGATION  
FROM ALEXANDRIA TO PADUA

*After reflecting on the translation of the term *fabrica* in the title of Vesalius's work *De humani corporis fabrica*, our study focuses on Vesalius's follower Realdo Colombo and his work *De re anatomica* and especially on book 14 devoted to animal vivisection. Two ways of teaching and researching are available to the anatomist in Padua university in Vesalius's and Colombo's time: the vivisection of human bodies, that is the vivisection of bodies of executed people sentenced to death, and animal vivisection. Realdo justifies dissection by paradoxically using the arguments used in Alexandria to justify human vivisection. Research on living beings is considered as necessary to any serious anatomical investigation. Then follows the description of a vivisection operated on a dog and the feelings it brings to the operator.*

À la mémoire de Romeo Schievenin  
*Patavinus philologus et ousesiphotes.*

En 1559, trois ans après la mort de son auteur, paraît à Venise l'imposant ouvrage de Realdo Colombo *De re anatomica*. Celui qui fut l'élève de Vésale avant de lui succéder à la chaire d'anatomie de

*Key words:* Realdo Colombo - *De re anatomica* - Human vivisection - Animal vivisection - D'Alexandrie à Padoue

l'Université de Padoue, puis de professer également à Pise et à Rome (Sapienza) où il mourra, y expose en quinze livres l'ensemble de la science anatomique contemporaine à laquelle, même si sa gloire fut quelque peu éclipsée par Vésale, il a apporté une contribution importante. La publication récente du *De re anatomica* dans la première édition moderne répondant à des critères philologiques, avec traduction italienne et commentaire, à quoi s'ajoutent d'excellentes études introductives de la main de plusieurs collaborateurs<sup>1</sup>, a été pour nous l'occasion des quelques réflexions que nous présentons ici.

En guise d'introduction nous voudrions nous arrêter sur les tout premiers mots de l'ouvrage de Realdo Colombo qui sont une reprise littérale du titre de l'oeuvre de Vésale *De humani corporis fabrica*<sup>2</sup>. On peut penser que cette reprise constitue une référence évidente et un hommage rendu à l'oeuvre de Vésale, parue quelques années auparavant en 1543 à Bâle. Vésale a en effet exercé une véritable fascination sur Colombo, même si les relations entre les deux anatomistes se sont progressivement tendues. Colombo ne pouvait évidemment pas donner ce même titre à son ouvrage, quand bien même il y avait identité de matière avec celui de son maître et prédécesseur. Aussi l'a-t-il repris à la première ligne de son ouvrage. Mais sous l'apparence de l'hommage - Colombo pouvait-il faire autrement? - on peut aussi imaginer qu'il s'agit là d'un défi lancé au maître par son élève qui d'ailleurs n'aimait guère cette filiation. Telle est en tout cas la suggestion de Romeo Schievenin dans sa remarquable étude introductive à l'édition Baldo intitulée *La cultura di Realdo*<sup>3</sup>.

Dans la préface de l'édition du *De humani corporis fabrica* de Vésale aux Belles Lettres<sup>4</sup>, le regretté Jackie Pigeaud dit son insatisfaction à propos de la traduction traditionnelle du terme *fabrica* par "structure", comme en témoigne entre autres nombreux exemples la traduction dans l'édition Baldo de la première ligne du texte de Colombo: "nell'intento di descrivere la struttura del corpo umano". Pigeaud se demande quel est le sens véritable que Vésale donne au terme *fabri-*

ca. Selon lui, Vésale le comprend dans le sens où il le trouve dans le traité cicéronien *De natura deorum* dont il est un fervent lecteur de même par ailleurs que Realdo Colombo<sup>5</sup>. On y lit en effet *admirabilis fabrica membrorum*, une formule sur laquelle Cicéron s'explique en disant qu'il fonde son admiration sur le fait que rien dans le corps n'est inutile et que tout y est nécessaire à la conservation de la vie<sup>6</sup>. Vésale aime d'ailleurs à répéter cette expression tout au long de son œuvre, parfois sous la forme de *fabrica naturae*, ce qui élargit le champ de l'admiration à l'ensemble de la nature.

Nous suivons volontiers Pigeaud lorsque, pour motiver son insatisfaction, il considère que, comme chez Cicéron et les Stoïciens, le terme *fabrica* désigne ce qu'il appelle une "œuvre-résultat". Il y voit à la fois le sens actif de processus de fabrication et le sens passif de résultat de cette fabrication correspondant exactement au grec *kataskeuè* souvent utilisé par Galien dans cette même acception, à la fois fabrication et résultat de cette fabrication<sup>7</sup>. Selon Pigeaud, la traduction de *fabrica* par "structure" ne rend compte que du sens passif, car elle désigne le résultat et non le processus. Elle constitue une solution réductrice par rapport à l'ampleur du sens que Cicéron et après lui Vésale et Colombo donnent au terme *fabrica*.

Mais comment donc traduire *fabrica* pour tenir compte de cette double signification? Pigeaud propose de recourir au terme "œuvre" et de traduire ainsi le titre de l'ouvrage de Vésale, de même que sa reprise chez Colombo, "De l'œuvre du corps humain" ou "Du corps humain comme œuvre".

Comme Pigeaud avoue "ne pas avoir trouvé mieux", ce qui montre qu'en cela aussi il est insatisfait, nous nous permettons à notre tour l'une ou l'autre suggestion. Pourquoi, du moins en français, ne pas traduire simplement par "fabrique", en prenant en considération le double sens du terme qui peut signifier aussi bien la manière dont une chose est fabriquée, qu'il s'agisse de sa construction, de sa structure, que du résultat de ce processus, en parlant par exemple de l'œuvre

de la nature, de l'œuvre de Dieu<sup>8</sup>? Le fait qu'il s'agisse selon le dictionnaire d'un sens vieilli n'enlève rien, nous semble-t-il, à sa pertinence et à son adéquation par rapport à l'analyse de Pigeaud. Telle est d'ailleurs la solution retenue par certains éditeurs et exégètes récents de Vésale<sup>9</sup>. On pourrait songer aussi à "organisation", une traduction qui, à notre connaissance du moins, n'a pas encore été proposée. Comme "fabrique" mais sans l'inconvénient d'être un sens vieilli, elle offre le double avantage de désigner d'une part l'action d'organiser, de structurer, et d'autre part concrètement la manière dont les différentes parties d'un ensemble complexe, d'un être vivant sont structurées, agencées (cf. Larousse, s.v.). Personnellement, nous proposerions donc volontiers de traduire ainsi le titre du traité de Vésale: "De l'organisation du corps humain".

Le 14<sup>e</sup> et avant-dernier livre du *De re anatomica* de Realdo Colombo (pp. 700-717) est entièrement consacré à la vivisection *De viva sectione*.

Il ne saurait bien sûr pour Realdo<sup>10</sup> être question de vivisection humaine, une pratique qu'il qualifie de criminelle (*nefas*) et d'impie (*impium*) pour un médecin chrétien (*christiano medico*). Selon lui, la vivisection humaine a été largement répandue dans l'Antiquité, donc dans le monde païen. Elle en a acquis une très mauvaise réputation qui a fini par empêcher même la dissection de cadavres humains. Preuve en est, selon Realdo, l'exemple de Galien obligé de conduire ses explorations anatomiques sur des singes et non plus sur des humains comme ses prédécesseurs. Realdo manifeste ainsi une bien étrange vision de l'histoire de l'anatomie dans l'Antiquité.

Il est vraisemblable que la vivisection humaine a pu être pratiquée dans l'Antiquité, mais elle est restée fort probablement un phénomène limité dans le temps et dans l'espace, en l'occurrence guère plus de quelques décennies à Alexandrie en Egypte. Nous en avons l'ample témoignage de l'encyclopédiste romain Celse<sup>11</sup>, le plus proche chronologiquement de la période en question: en l'absence

d'argument probant, il est difficile de l'écarter. Deux autres témoignages sont davantage sujets à caution: celui de Tertullien<sup>12</sup>, idéologiquement marqué, car trop heureux de montrer ainsi la noirceur de l'âme païenne encline à toutes les horreurs, et la déclaration ambiguë de Ps.-Galien<sup>13</sup> qui parle de recherches anatomiques effectuées par les médecins de l'école dogmatique sur les vivants et sur les morts, mais sans citer de noms et surtout sans préciser s'il s'agissait d'animaux ou d'êtres humains. Deux autres témoignages tardifs, Agnellus de Ravenne et Jean d'Alexandrie dépendent directement de Celse et n'ont donc pas de valeur spécifique<sup>14</sup>. On est en tout cas fort loin d'une pratique générale de la vivisection humaine dans l'Antiquité telle que l'affirme péremptoirement Realdo Colombo.

Ce n'est pas le lieu ici d'entrer dans une discussion sur les circonstances historiques, politiques et culturelles qui ont permis l'émergence de telles pratiques à Alexandrie, au cas où, conformément au témoignage de Celse, elles auraient réellement existé. Disons simplement que l'opinion communément admise selon laquelle la tradition égyptienne de l'embaumement aurait contribué à lever chez les médecins alexandrins le tabou grec interdisant de toucher au cadavre a été combattue dans une étude récente. La dissection de cadavres humains, totalement absente de la Collection hippocratique, s'inscrirait selon les auteurs de cette étude dans le courant de la pensée platonicienne pour laquelle l'homme n'est pas identique à son cadavre et que par conséquent il n'est pas sacrilège de toucher à ce dernier. On aurait donc ouvert le corps humain afin d'y poursuivre les mêmes recherches que celles déjà pratiquées sur les animaux par les philosophes naturalistes. Quant à la vivisection, elle ne serait qu'un aboutissement logique de la dissection, fondé sur la différence aristotélicienne entre le mort et le vivant<sup>15</sup>. Il reste à expliquer pourquoi ce tabou n'a été levé qu'à Alexandrie et pendant une courte période. Par la suite en effet, on ne trouve pas la moindre trace, ni dans le monde grec ni dans le monde romain, d'explorations anatomiques conduites

sur des êtres humains, qu'ils fussent morts ou vivants. Et on sait que Galien n'a mené ses recherches que sur des animaux, en l'occurrence des singes. Il semble donc bien que, à part la brève exception alexandrine, le tabou du corps humain inviolable a perduré durant toute l'Antiquité ainsi qu'en témoigne par exemple Pline pour qui il est sacrilège de regarder les entrailles de l'homme<sup>16</sup>. Les raisons de ce tabou, dont l'histoire reste à écrire - sont certainement multiples et ancrées au plus profond des sociétés antiques.

Il faudra attendre bien plus d'un millénaire pour que la dissection de cadavres humains devienne le moyen ordinaire de l'investigation anatomique. Même si la première autopsie légale dont nous ayons connaissance fut menée à Bologne en 1302 déjà<sup>17</sup>, c'est deux siècles plus tard, en 1537, que Vésale innove en introduisant la dissection de cadavres humains comme principal moyen d'enseignement de l'anatomie dans son université de Padoue. Jusque-là, dans l'université médiévale, le professeur lisait Galien et un barbier procédait à l'autopsie d'un animal, le plus souvent un chien. En 1539, Vésale s'assure son approvisionnement en cadavres en obtenant d'un juge qu'on lui cède pour ses dissections publiques les corps de condamnés à mort exécutés<sup>18</sup>. Cet arrangement prouve à tout le moins qu'il n'est guère possible pour les anatomistes de se procurer des corps de gens ordinaires pour assurer leur enseignement et leurs démonstrations dans ces lieux de spectacle public que seront quelques années plus tard les théâtres anatomiques<sup>19</sup>.

Malgré le succès de ces leçons auprès des étudiants et du public, à l'image du tabou de l'Antiquité il devait subsister dans la société de la Renaissance de très fortes résistances à la dissection de cadavres humains. Aussi n'est-il pas étonnant que Realdo Colombo éprouve le besoin de justifier cette pratique en soulignant qu'elle est légitimée par l'autorité politique et judiciaire, puisque c'est elle qui lui fournit les cadavres, que d'autre part il s'agit de cadavres de criminels, en somme d'une sorte de prolongement de la punition pour qui

a transgressé les normes de la société. Enfin, justification suprême, le but de l'opération est "l'intérêt commun des vivants<sup>20</sup>". Il ne s'agit donc pas de science gratuite qui trouve sa justification en elle-même, mais de l'acquisition de connaissances que la médecine mettra au service de tous par l'amélioration de ses pratiques thérapeutiques. Il est piquant d'observer que ce sont exactement les mêmes justifications qu'avancent chez Celse les médecins dogmatiques alexandrins pour justifier leur pratique non pas de la dissection - car à ce sujet ils ne ressentent nul besoin de justification - mais de la vivisection humaine. Leurs victimes - nous ne trouvons pas d'autre mot - sont, se défendent-ils, des criminels livrés par les rois aux médecins anatomistes. Ces derniers répondent d'autre part à l'accusation de cruauté en arguant que le supplice de ces criminels, et encore en petit nombre, fera avancer la science et sauvera donc des milliers d'innocents dans les siècles à venir. On notera l'opposition rhétorique et moralisante entre criminels et innocents, entre le petit nombre des uns et la multitude des autres<sup>21</sup>. On relèvera aussi que l'expression *sicut plerique proponunt* "comme ils sont très nombreux à le dire" à propos de la cruauté du procédé, laisse entendre sinon un débat public, du moins que ces pratiques étaient largement connues, ce que semble démentir le silence complet qui les a entourées dans l'Antiquité hormis les rares témoignages que nous avons cités. Il serait particulièrement étonnant qu'un Sénèque par exemple, par ailleurs si prompt aux indignations que nous dirions aujourd'hui humanitaires, notamment à propos de la situation des esclaves, ait gardé le silence. Si, comme nous l'avons vu, Colombo s'efforce de justifier, légalement et moralement, la pratique de la dissection de cadavres humains, il ne prend pas les mêmes précautions en ce qui concerne la vivisection. Il est vrai qu'il ne s'agit plus d'humains, fussent-ils sous forme de cadavres, mais d'animaux dont le statut, s'il y en a un, est fort différent. Nul recours ici à la garantie d'une autorité politique. Nulle référence non plus au bien commun. La justifi-

cation, car il y en a une, est d'ordre strictement scientifique. Pour qui s'applique sérieusement à l'exploration anatomique, comme le précise Colombo en ouverture de son exposé<sup>22</sup>, la vivisection est le seul moyen d'acquérir des connaissances qui restent inaccessibles à travers la dissection de cadavres. La course de l'opérateur anatomiste vers la connaissance, comme le dit Colombo en usant de la métaphore, se heurte à des obstacles que seule la vivisection permet de vaincre<sup>23</sup>. Mais, se récrie immédiatement Colombo, il ne s'agit assurément pas de vivisection humaine, ce que ne saurait envisager un médecin chrétien, mais de vivisection animale, ce qui manifestement ne soulève pour lui aucune difficulté de quelque ordre qu'elle soit, juridique ou moral. Colombo comme ses prédécesseurs dans l'Antiquité est l'héritier de la réflexion aristotélicienne qui a définitivement établi dans la pensée scientifique antique que le cadavre est fondamentalement et irrémédiablement différent de l'être vivant. "Un cadavre, dit Aristote dans son traité *Des parties des animaux*<sup>24</sup>, a la même forme extérieure et néanmoins ce n'est pas un homme... il n'est pas une partie du cadavre qui conserve encore le caractère d'une partie véritable du corps ". Après le Stagirite, l'investigation anatomique, telle que la revendique Colombo, ne pouvait négliger la vivisection. Mais l'impossibilité de pratiquer la vivisection sur des humains, mise à part l'éventuelle exception alexandrine, a fait que les médecins n'ont eu d'autre possibilité, comme Colombo, que de mener leurs recherches sur des animaux.

Ce que Colombo veut voir est précisément ce que la dissection de cadavres ne peut lui offrir, le fonctionnement d'un être vivant, le spectacle de la vie et non de la mort, en un mot le dévoilement du mystère du vivant. En cela il partage l'approche intellectuelle des médecins vivisectionnistes alexandrins qui en matière de connaissances anatomiques ont obtenu de loin les meilleurs résultats, selon ce que rapporte Celse à propos d'Hérophile et d'Erasistrate, "en disséquant à vif des criminels... et en étudiant, alors qu'ils respiraient

encore, ce que jusque-là la nature avait tenu caché<sup>25</sup>”. Même les médecins farouchement opposés à la vivisection humaine, comme l’étaient les médecins de l’école empirique, professent, héritiers eux aussi d’Aristote, la nécessité de l’étude du vivant. Mais ils prétendent le scruter non pas en suppliciant des êtres humains, fussent-ils des criminels, mais au contraire en soignant des blessés, gladiateurs dans l’arène, voyageurs agressés, soldats sur le champ de bataille dont les lésions ont mis à découvert tel ou tel organe<sup>26</sup>. Ce procédé, appelé anatomie occasionnelle ou traumatique, est rejeté par Galien<sup>27</sup> qui considère qu’en pareille circonstance le médecin soignant n’a pas le temps de procéder à un examen anatomique approfondi (position des nerfs, des veines, des artères etc.) et que sans expérience et connaissances préalables il ressemble à l’aveugle qui erre sur le chemin.

La vivisection humaine est pour Colombo moralement inconcevable. La pratiquer sur des animaux constitue néanmoins une solution scientifiquement imparfaite quand bien même nécessaire en l’absence d’autre possibilité. Car, comme il l’affirme vivement dans sa justification de la pratique de la dissection sur des cadavres humains, l’analogie animaux - hommes ne fonctionne pas complètement. Il y a certes des ressemblances entre le singe et l’homme, mais un singe n’est pas un homme et son corps ne correspond pas en tous points au corps humain<sup>28</sup>. Colombo, prisonnier de ses préjugés et de sa méconnaissance des réalités antiques, épistémologiques et sociétales, s’en prend nommément à Galien qui, contrairement dit-il aux médecins qui l’ont précédé, a mené ses explorations anatomiques non pas sur des humains mais sur des singes. Telle est, toujours selon Colombo, la source des erreurs que l’on constate chez Galien. Remarquons que pour Aristote chez qui, contrairement à Colombo, toute investigation anatomique sur des humains est interdite, l’investigation sur des animaux n’est pas non plus la solution scientifiquement parfaite. On sent un regret lorsqu’il invite à étudier l’intérieur du corps humain par référence aux parties des autres animaux en soulignant que leur

nature est proche de celle de l'homme<sup>29</sup>. Une nature proche n'est pas une nature identique. Colombo ne dit pas autre chose en affirmant que c'est dans cette faille que s'inscrivent les erreurs de Galien.

Le livre 14 du *De re anatomica* est entièrement consacré à la vivisection. Il constitue un compte rendu précieux et détaillé, de la plume même de l'opérateur, d'une séance de vivisection. Notre intention n'est pas ici de suivre pas à pas ses gestes techniques mais de rendre compte des sentiments qui l'animent dans les différentes phases de l'opération. En effet, et cela est peut-être à notre connaissance un témoignage unique, Realdo s'exprime sur ce que nous pourrions appeler ses états d'âme.

Tout d'abord le choix de l'animal qui subira le supplice. Realdo s'explique longuement sur le choix qu'il a fait, celui d'un chien. Pourquoi pas un singe (comme Galien), un ours ou un lion dont, dit Realdo, la structure (*fabrica!*)<sup>30</sup> est assez proche de celle de l'homme? Deux raisons à cela: d'abord la difficulté à se procurer ces animaux qui ne sont pas aussi aisément disponibles que le chien; ensuite ce sont des bêtes sauvages qui, bien qu'apaisées<sup>31</sup>, ont des réactions violentes sous le scalpel de l'opérateur et rendent donc l'opération difficile. Le chien, mâle ou femelle, doit aussi être adulte, parce que les jeunes chiens crient davantage que les vieux lors de l'opération<sup>32</sup>. Si le chien lui paraît préférable au porc, lequel constitue un des choix habituels des opérateurs, continue Realdo, la raison en est tout d'abord l'abondance de graisse, mais ensuite et, semble-t-il surtout, le fait que ses cris sont fort désagréables. Realdo rapporte à ce propos que lors d'une vivisection qu'il avait pratiquée sur un porc à Crémone (son lieu de naissance), ni lui ni les spectateurs - car il s'agit de démonstrations publiques - n'avaient été déçus des résultats. Mais, ajoute-t-il, le porc "poussait des cris et des grognements excessivement désagréables aux oreilles<sup>33</sup>".

Faut-il déduire de ces remarques que Realdo est dépourvu de tout sentiment sinon de pitié du moins d'empathie envers l'animal ainsi

supplicié? Il ne faut certes pas s'attendre de sa part à un débordement d'émotion, d'abord parce qu'en ces siècles l'attitude générale envers les animaux n'est pas celle de notre société contemporaine; ensuite parce qu'un opérateur submergé par la pitié et l'émotion serait dans l'impossibilité de mener à bien son investigation. Comment à ce propos ne pas penser au portrait du chirurgien que dresse Celse dans son traité *De medicina*<sup>34</sup>? Entre autres qualités requises, le chirurgien doit ne pas se laisser troubler par les cris de l'opéré. Une émotion excessive pourrait l'amener à une conduite inappropriée, par exemple à se hâter excessivement et de façon dommageable pour le patient. Le chirurgien, dit Celse, doit agir en tout comme s'il ne ressentait aucune émotion. Comme le chirurgien, l'opérateur vivisectionniste avisé doit savoir maîtriser ses émotions.

Pourtant, dans sa description de la vivisection du chien, Realdo laisse transparaitre, rarement il est vrai, une sorte de compassion qu'il manifeste discrètement à travers les termes par lesquels il désigne l'animal ainsi mis au supplice. A plusieurs reprises en effet le chien est qualifié de *miser* et *infelix*, que nous traduirions volontiers par le pauvre, le malheureux chien. Et les souffrances qu'endure l'animal ne sont pas ignorées ou négligées, puisque Realdo les qualifie de tourments et de tortures (*tormenta, cruciatus*), des termes qui expriment bien qu'il a conscience de la violence ainsi exercée.

Ces sentiments de pitié qui affleurent ici et là dans le récit de Realdo sont comme l'écume d'une émotion contenue. Mais ils ne sont rien à côté du sentiment de bonheur auquel Realdo donne libre cours et qu'il aime à répéter tout au long de l'opération. *Voluptas* est le terme qui revient à maintes reprises pour dire le plaisir que lui procure l'acquisition quasi immédiate de connaissances, la découverte en un bref espace de temps du fonctionnement du corps quand on le contemple vivant. Mais laissons la parole à Realdo pour exprimer son bonheur et son enthousiasme: "en trois mois de lecture du traité de Galien sur le pouls on ne tirera pas autant de plaisir (*voluptas*) ni autant de connaissances

que de la contemplation pendant à peine une heure d'un cœur de chien qui bat<sup>35</sup>". Plaisir de la connaissance, telle est la nature de ce bonheur que ressent Realdo comme l'ont toujours senti les scientifiques, de l'Antiquité jusqu'à nos jours et quelle que soit leur discipline, qui sont mus par la passion de leurs recherches. Le public associé à ce spectacle en tire lui aussi un immense plaisir, *summa cum voluptate* dit Realdo<sup>36</sup>. Plus surprenant en revanche est le fait que même le chien est invité à participer à la félicité générale. Car après tant de tourments, dit Realdo<sup>37</sup>, qui lui valent le qualificatif de malheureux *infelix*, le chien doit malgré tout être heureux *felix* d'avoir offert de lui-même un spectacle qui fait découvrir des choses aussi belles.

Les chiens ont une voix par laquelle en l'occurrence ils crient leur douleur. Mais s'ils avaient aussi la parole, il aurait été intéressant de demander à l'animal ainsi sacrifié sur l'autel de la connaissance s'il appréciait autant que l'opérateur le somptueux oxymore par lequel Realdo décrit la double condition qui est la sienne, à la fois malheureuse victime et heureux contributeur aux progrès de la science.

Le plaisir scientifique de la découverte se double en outre d'un plaisir esthétique. Car le spectacle offert par le mouvement des poumons, du diaphragme, du cœur, des artères suscite chez Realdo des superlatifs dans le registre de la beauté: *pulcherrimum* et *admirabile* sont des adjectifs qui reviennent tout au long du livre pour qualifier les splendeurs que Realdo découvre sous son scalpel et dont la contemplation lui offre un spectacle qu'il qualifie de *iucundum*<sup>38</sup>. Nous ne traduirions pas cet adjectif par beau (*bello*) comme le fait le traducteur de l'édition Baldo: le qualificatif ne concerne en effet pas le spectacle qui est offert mais le plaisir que ressent l'opérateur à ce spectacle "réjouissant". Une appréciation qui accentue le contraste si frappant, du moins à nos yeux, entre la souffrance de l'un et le plaisir de l'autre. Dans le chapitre du *De re anatomica* qu'il consacre au cœur et aux artères<sup>39</sup>, Realdo s'en prend vivement à ses collègues anatomistes qui, se réclamant de Galien, continuent d'affirmer que l'artère pul-

monaire (*arteria venalis*) contient de l'air et non du sang. Pourtant, dit Realdo, aussi bien la dissection de cadavres que la vivisection d'animaux montrent à l'évidence que c'est du sang que cette artère amène des poumons au ventricule gauche du cœur. Realdo avoue son immense étonnement devant tant d'aveuglement. Il en voit la cause dans une adhésion inconditionnelle aux préceptes de Galien que certains anatomistes de son temps suivent comme parole d'évangile (*evangelistae more*) en affirmant qu'il n'y a rien dans ses écrits qui ne soit vrai<sup>40</sup>. La charge est violente. Elle s'inscrit dans le combat passionné que Realdo mène contre le principe d'autorité, lequel constitue la négation de la science qui ne peut être que recherche de la vérité. La quête du vivant que Realdo poursuit par la pratique de la vivisection fait partie intégrante de ce combat dans lequel la vérité vaut bien une vie de chien.

#### BIBLIOGRAPHIE ET NOTES

1. Realdo Colombo, *De re anatomica libri XV. Anatomia*. Edizione, traduzione e commento diretti da Baldo G., Bibliothèque de science, tradition et savoirs humanistes. Paris: Les Belles Lettres; 2014. pp. cxvi – 768. Dans notre article, nous citerons cet ouvrage simplement par le nom de son auteur Colombo.
2. Colombo p. 25 *Humani corporis fabricam descripturi* ...
3. Colombo p. lxxv.
4. Andreas Vesalius, *De humani corporis fabrica*. Préface de Jackie Pigeaud. Paris: Les Belles Lettres; 2001. p. xviii s.
5. Sur la familiarité de Vésale et de Realdo Colombo avec les auteurs classiques, voir Romeo Schievenin, *La cultura di Realdo . Realdo e i classici* in Colombo p. lxxv-lxxii.
6. Nat. 2,121. Les traducteurs modernes du dialogue cicéronien rendent le plus souvent *fabrica* par “structure”, p. ex. Harris Rackham, Loeb Classical Library 1933 et réimp.; Marco Calcante, Biblioteca Universale Rizzoli BUR 1992, ou encore par une périphrase qui va dans le même sens comme O. Gigon-Laila Straume-Zimmermann, *Tusculum*, Zürich-Düsseldorf, 1996 “wie wunderbar die Gliedermassen selber konstruiert sind”. Mais on trouve

aussi le terme “facture”, M. van den Bruwaene, *Latomus* 154, Bruxelles, 1978, qui correspondrait davantage à l’analyse de Pigeaud.

7. Pigeaud J, (supra n. 4) p. xxi.
8. Cf. Robert P, *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*. 1970. s.v. fabrique.
9. Entre autres exemples: *La fabrique de Vésale: la mémoire d’un livre*, études réunies par Jacqueline Vons, Paris, Bibliothèque interuniversitaire de Santé, 2015. Ou encore: André Vésale, *La fabrique du corps humain*. Arles: Actes Sud; 1987.
10. Colombo p.700.
11. *De medicina* praef. 23-26 .
12. *De anima* 10,4.
13. 19,357,16 K.
14. Cf. von Staden H, Herophilus. *The Art of Medicine in Early Alexandria*. Cambridge: Cambridge University Press; 1989. p. 235.
15. Cf. Annoni JM et Barras V, *La découpe du corps humain et ses justifications dans l’Antiquité*. *Bulletin canadien d’histoire de la médecine* 1993;10:185-227.
16. *Nat.* 28,5 *aspici humana exta nefas habetur* .
17. Cf. Alessandro Simili, *The Beginning of Forensic Medicine* 17 in Bologna. in: *International Symposium on Society Medicine and Law*. Amsterdam: 1973. pp. 91-100.
18. Sur l’histoire de l’anatomie à l’époque moderne, voir les travaux de Carlino A, notamment *La fabbrica del corpo*. *Libri e dissezione nel Rinascimento*. Torino 1994.
19. L’impressionnant théâtre anatomique de Padoue fut construit en 1584, vingt-cinq ans après la mort de Realdo Colombo.
20. Colombo p. 701 *ob communem vivorum utilitatem*.
21. Cels. *De medicina* praef. 26 *Neque esse crudele, sicut plerique proponunt, hominum nocentium et horum quoque paucorum suppliciiis remedia populis innocentibus saeculorum omnium quaeri*. “Ce n’est pas faire preuve de cruauté, comme ils sont très nombreux à le dire, de rechercher par le supplice de criminels, et encore en petit nombre, les moyens de guérir des foules d’innocents dans les générations à venir”.
22. Colombo p. 701 *Dum anatomes cognitioni studiose incumbimus ...*
23. Colombo p. 701.
24. 640 b.
25. *De medicina* praef. 23-24 *longeque optime fecisse Herophilum et Erasistratum qui nocentes homines ... uiuos inciderint considerarintque etiamnum spiritu remanente ea quae natura ante clausisset*.

26. Cels. De medicina praef. 43.
27. 2,289, 3s. K et 13,609,1s. K.
28. Colombo p. 701 neque eius compago hominis fabricae omni ex parte respondet. La présence des deux termes compago et fabrica ramène à la discussion de notre introduction sur le sens du terme fabrica. Si ces deux termes sont ici synonymes et représentent simplement une variation stylistique, le choix de traduire fabrica par structure en est renforcé. Dans le cas contraire, compago marquerait simplement un ensemble figé, une charpente assemblée, un résultat pour reprendre l'analyse de Pigeaud, tandis que fabrica indiquerait l'oeuvre à la fois dans son processus de réalisation et dans son résultat. Cela serait la manifestation d'un regard différent porté par Colombo sur l'animal et sur l'homme. Voici la traduction de l'édition Baldo (p. 700): ne la sua compagine risponde punto per punto alla struttura umana. Le traducteur est fidèle au parti qu'il a choisi dès le début (voir supra): fabrica signifie structure et rien d'autre.
29. Histoire des animaux 494b.
30. Chaque emploi de fabrica pose un problème. Faut-il ici le comprendre simplement dans le sens de "structure" comme le traducteur de l'édition Baldo? ou faut-il plutôt entendre l'organisation générale du corps, ce qui, à notre sens, conviendrait mieux à ce contexte de comparaison anatomique entre des animaux comme l'ours et le lion et l'homme.
31. Colombo (p. 701) dit mansufactae, adouci, apprivoisé. On peut imaginer que pour Realdo le caractère farouche de ces bêtes a été quelque peu dompté, atténué ou tout simplement éteint par la captivité.
32. Colombo p. 703 dum secantur vociferantur magis quam senes.
33. Ibid. ob eorum ingratum nimis auribus clamorem et grunitum.
34. De medicina 7 praef. 4.
35. Colombo p. 705.
36. Ibid. p. 709.
37. Ibid. p. 713 post tot infelicis canis cruciatus, vel felicis potius qui ob rerum pulcherrimarum agnitionem spectaculum de se praebuit .
38. Ibid. p. 715 iucundum spectaculum.
39. Livre 7 De corde et arteriis, p. 497.
40. Ibid. Galenum evangelistae more suscipiendum esse nihilque in eius scriptis esse non verum.

Correspondence should be addressed to:

philippe.mudry@unil.ch

